

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LA
LANTERNE

VOL. I. MONTRÉAL, 23 OCTOBRE 1868. No. 6.

Un mal-avisé demandait l'autre jour à une excellente dame si elle lisait la *Lanterne*.

“Moi, lire la *Lanterne* ! s'écria-t-elle, j'aurais peur de tomber foudroyée.”

Je raisonne comme suit. Si vous, madame, vous tombez foudroyée, rien qu'à lire la *Lanterne*, c'est bien le moins que moi, qui la compose, je sois pulvérisé, réduit en charpie,

Eh bien ! c'est depuis cinq semaines précisément que ma santé redouble de vigueur. Je menace de devenir formidable.

Autre raisonnement. De tous ceux qui me lisent, et il y en a 1200 par semaine, sans compter ceux qui lisent la *Lanterne* sans l'acheter, il n'en est aucun qui soit tombé d'appoplexie foudroyante.

Si je n'avais qu'une dizaine de lecteurs, on aurait bien trouvé le moyen de faire quelque petit miracle. Mais allez donc démolir 1200 individus par semaine, pour prouver que Dieu est avec vous.

Cette manie d'empêcher de lire de braves femmes, afin qu'elles gardent tout leur argent pour acheter des scapulaires et des images, me remet en mémoire cette petite anecdote.

Une jeune fille des environs de Montréal voulait avoir quelque chose à lire, ce qui est plus rare ; elle va trouver une personne de l'endroit qui lui prête le *Journal des Familles*. Le curé en a vent, fait mander la jeune fille, prend son livre, et deux ou trois jours après lui ordonne de le rendre à son propriétaire, ce qu'elle fit incontinent. Étonné, celui-ci lui demande si elle a déjà lu tout ce gros volume. " Non, répond-elle, mais le curé m'a ordonné de vous le remettre en me disant que *tous les livres étaient mauvais*."

Ce qui démontre que le clergé tout entier n'est pas prêt à faire des sacrifices pour l'éducation.

Il en fait comme corps. Quant à ses membres pris séparément, ils y sont courageusement opposés.

*
* *

J'aime tant le progrès que deux ou trois fois par jour je passe devant les maisons en construction pour noter chaque colonne, chaque bloc, ou chaque pierre nouvellement posée.

Un sentiment irrésistible m'arrête toujours devant

l'édifice dont le toit coupe le deuxième étage de la maison Devins et Bolton.

J'ai pour cet édifice la sympathie qu'inspire le malheur à toute âme généreuse, et la pitié qu'on éprouve pour les petits devant l'orgueil insupportable des grands.

A voir cette immense maison Devins dominer d'une hauteur de trois étages cette pauvre petite maison qui a l'air d'essayer de grimper le long d'elle, je me sens pris de fureur contre les inégalités sociales.

Ce qui ajoute encore à ma colère, ce sont les tentatives d'incendie réitérées qu'on a faites sur cette pauvre petite qui n'en peut mais, et qui n'a que deux étages, parce qu'il coûte trop cher d'en avoir trois.

Une maison ne se bâtit pas toute seule.

Mais à quoi sert de lui mettre le feu ? ce n'est pas ça qui lui donnera les trois étages qui lui manquent.

D'un autre côté, vouloir mettre le feu à son propriétaire, ça ne prendrait pas, il est plein d'eau de plantagenet.

Nous sommes dans ce monde pour tout souffrir, les infériorités comme les supériorités.

*
* *

La jeunesse, jusqu'à présent conservatrice—mais intelligente—j'appuie sur le contraste, commence à se séparer d'avec le parti ultra-conservateur et absolutiste, ce parti que Bright appelle *stupide*.

En effet, on voit dans le comté de St. Maurice, M. Gérin-Lajoie se présenter contre le Dr. Lacerte patroné par le *Journal de Trois-Rivières*, organe stupide du parti, non, organe du parti stupide, et M. H. Fabre, de l'*Evènement*, Provancher, de la *Minerve*, et Chapleau, mon confrère, aller à sa rescousse.

Ainsi, toute l'intelligence d'un côté, et toute la *stupidité* de l'autre.

Avec quel empressement, quelle avidité, cette jeunesse s'est lancée dans cette lutte, où elle n'avait plus à craindre de se compromettre, contre l'odieux absolutisme qui l'étrangle depuis dix ans !

Qui l'emportera ? les Stupides n'ont plus à leur disposition les refus de sacrements, les discours politiques en pleine chaire, les ordres formels des curés de voter contre M. celui-ci, parce qu'il est rouge....etc....

D'un autre côté, nous sommes à Trois-Rivières ! qu'on y songe. La lutte sera rude.

* * *

Je cherche dans toutes les professions, dans tous les états, dans tous les métiers, quels sont les hommes qui ont le mieux réussi. Je découvre partout et invariablement que ce sont ceux qui se sont affranchis du clergé.

Voyez. Quels sont les avocats à la tête du barreau ? des *Rouges*. Il est vrai que les *Bleus* comptent M. Bourgoïn, M. Thibault, M. Charles Ouimet....etc.... Mais nous ne pouvons pas tout avoir.

Quels sont les premiers médecins de Montréal ? Des rouges. Les premiers industriels ? des rouges, des rouges toujours.

Voyez ce pauvre M. Z. . . . libraire, qui gémit sous le poids de ses chapelets, de ses images, de ses petits livres de dévotion, brave homme, en vérité, mais dans une petite boutique.

Regardez à deux pas de lui mes amis Louis et Ovide Perrault que n'écrase pas la clientèle des congrégations, et des vieilles filles en quête de consolations dans l'amour divin. Quelle allure ! quelles affaires ! quel entrain ! Les voilà déjà les premiers imprimeurs de Montréal, et M. Z. . . . , pendant vingt ans encore, si les prières de ses clients le font vivre tout ce temps là, restera dans sa chétive petite boutique, parce qu'il n'ose pas être ce qu'il devrait être, et n'est que ce qu'on veut qu'il soit.

* * *

Et pourquoi ceux qui pensent l'appui du clergé indispensable à leur avenir, à leur commerce, à leurs entreprises, qu'elles qu'elles soient, n'arrivent-ils qu'à la médiocrité ou à l'impuissance ?

C'est que ceux là n'ont pas de force par eux-mêmes ;

c'est que pour réussir, il faut avant tout compter sur soi ; c'est que le clergé ne vous accorde sa protection que parcimonieusement, afin que vous en ayiez toujours besoin ; c'est qu'il utilise à son profit vos talents, vos connaissances, votre zèle, et ne vous donne en échange qu'un simulacre d'appui, parce qu'il ne dépend pas du clergé de changer l'ordre naturel des choses, de faire qu'on ait recours à un homme médiocre plutôt qu'à un homme de talent.

Le clergé n'a d'empire que celui qu'on lui laisse prendre, et de puissance que celle qu'on lui abandonne.

Jeunes gens ! bannissez donc cette crainte puérile, cette pensée indigne. Ne vous faites plus d'idoles ; on en fait assez sans vous.

Deux prêtres très-connus, et bien mis du reste, sont venus à l'Institut la semaine dernière, et sont rentrés chez le surintendant qui occupe le bas de la maison.

Ils ne voulurent jamais monter dans les salles de séance et de lecture, quelque offre séduisante qui leur fût faite.

Il me vint alors cette idée.

Le bas de l'Institut n'est pas excommunié ; il n'y a que le haut qui le soit. C'est illogique, car le ciel est en haut, et l'enfer en bas.

Mais ceci démontre la différence qu'il y a entre les édifices et les individus. Ceux-ci généralement sont excommuniés jusqu'à la troisième et la quatrième génération, les édifices ne le sont même pas jusqu'au deuxième étage.

Cette visite va créer une zizanie parmi les membres de l'Institut. Ceux qui ne sont pas des scélérats fiéffés comme moi, endurcis dans le crime, voudront tenir les séances dans la cave ; les autres voudront mordicus les continuer où elles se tiennent déjà.

L'Institut Canadien-Français interviendra alors, depuis le temps qu'il en a envie, et proposera le grenier. *Altius tendimus !* C'est lui qui se trouvera à réaliser la devise de l'Institut.

Quel pas de géant pour un enfant !

Un correspondant de l'*Ordre* qui signe D, lui écrit que "j'attaque tout ce qui a nom, comme la vertu, l'autorité, et le reste."

Je n'ai pas encore trouvé le moyen d'attaquer ce qui n'a pas de nom, à moins que ce ne soit le correspondant de l'*Ordre*, mais je n'en ferai rien.

Le correspondant oublie-t-il que Brutus, en mourant, s'écria "Vertu, tu n'es qu'un nom!"

Il dit encore que si j'ai de l'esprit, *ce n'est que des gros sel, et que mon talent est fort contestable.*

Je ne puis admettre qu'on ne me trouve l'homme le plus spirituel et le plus beau talent de mon siècle. Si vous voulez me blesser jusqu'à la moëlle, piquez ma vanité.

En revanche, le correspondant me fait des petites avances, sous forme de compliments, qui ne sont pas à dédaigner. J'y penserai l'hiver prochain, quand je ferai mes Pâques.

*
* *

Ce qui m'attriste, c'est que les journaux sont assez d'accord avec bon nombre de mes amis qui prétendent que je n'ai plus d'esprit.

Il m'en coûte de dégénérer si tôt, après avoir inspiré les plus hautes espérances.

Si je n'ai plus d'esprit, je vais mettre ma *Lanterne* à 10 cents. Ce sera le meilleur moyen de faire croire que j'en ai encore.

S'il m'en reste à 5 cents, on voudra bien me le laisser savoir après ce numéro-ci.

*
* *

Je lis dans un journal de Paris :

Il paraît que décidément le pape est franc-maçon. Il aurait été affilié, vers 1824, dans une loge de Philadelphie, alors qu'il était loin d'entrevoir sa future élévation. Le fait, d'ailleurs, n'aurait rien de surprenant. La maçonnerie n'a point toujours été proscrite au même degré qu'aujourd'hui. Le clergé a même tenté à diverses reprises de s'approprier ce moyen d'action et d'absorber la maçonnerie dans l'Eglise. Des prêtres se sont fait affilier, des jésuites ont pénétré dans les loges. Pendant la Restau-

ration surtout, cette invasion a été très-marquée, et à côté des loges libérales, on a vu quelques loges où l'influence cléricale dominait. Il n'y aurait par conséquent rien d'étonnant à ce que Mastai Ferretti eût fait en 1824, un acte qui n'avait point alors pour un prêtre la portée qu'il aurait aujourd'hui. La constatation de l'affiliation de Pie IX est donc une simple affaire de curiosité. Au reste, la doctrine de l'infaillibilité du pape n'en serait point atteinte, puisque le Saint-Esprit n'était pas encore descendu sur le futur saint-père, et ne lui avait point appris à préférer aux paisibles conciliabules des francs-maçons le fracas des armes et le maniement des fusils Chassepot."

Heureusement que j'ai perdu depuis très-longtemps toute confiance dans les hommes ; car cette nouvelle là eût été mon coup de mort.

Moi qui n'ai jamais pu être franc-maçon, et qui vise à devenir pape, je n'aurai pas d'antécédens en ma faveur ! je ne pourrai pas me faire recommander !

Je suis bien malheureux !

*
*
*

Le clergé canadien est en faveur de l'annexion, mais il ne le dit pas ouvertement, voilà tout.

Toutes les fois qu'un mariage a lieu, on voit de suite les *conjoints*—selon l'heureuse et fidèle expression—s'envoler à tire d'aile aux Etats-Unis.

Or il est d'usage, avant de se marier, d'aller à confesse, et là, d'entendre son confesseur donner des détails très-précis sur la manière de faire une foule de choses après le mariage.

La première de ces choses que l'on fait, à peine la fidélité jurée de part et d'autre, étant un voyage aux Etats-Unis, j'en conclus que le clergé est annexionniste, et que n'osant le dire publiquement, il prend sa revanche dans le confessionnal.

*
*
*

Quand on doit aux Jésuites, ils sont tous et chacun autorisés à retirer leur créance.

Quand ils vous doivent, on ne sait à qui s'adresser. On n'en trouve aucun d'eux.

Je ne dis pas qu'ils ne paient point leurs dettes ; mais il n'y mettent pas d'entrain.

Un de mes amis, avocat de cette ville, leur devait

une somme. Il les vit venir l'un après l'autre la réclamer.

Il lui arriva plus tard d'avoir une créance à exercer contre eux. Son huissier fut pendant trois mois ballotté de Caïphe à Pilate, renvoyé de celui-ci qui n'avait pas d'autorisation, à celui-là qui n'en avait pas non plus.

On ne pouvait pas le comprendre : il n'y a rien de si embrouillant que les chiffres.

Morale.—L'autorisation est la chose la plus facile et la plus difficile à obtenir. On est toujours autorisé à recevoir de l'argent ; on l'est rarement à en payer.

Quel bonheur d'appartenir à un *corps* ! on n'est pas responsable.

*
* *

Je lis dans le *Patriote* qui cesse de bien écrire le français quand il parle de moi :

“ M, Buies trouve peu catholique qu'on dise Mgr. par ici, Mgr, par là...”

C'est tout le contraire ; je trouve cela trop catholique.

Ne se souvient-il pas que, lors de ses pérégrinations en Europe, le *Pays* criait M. Buies par ici, M. Buies par là, M. Buies revient, M. Buies est de retour. Serait-ce un péché de parler de Mgr., quand ce n'est pas un crime de parler de M. Buies ?”

Vous ne savez pas ce qui me choque, *Patriote*, c'est que le *Pays* n'ait pas dit Sa Grandeur Mgr. Buies revient, Sa Grandeur Mgr. Buies est de retour.

Depuis ce temps là, j'ai une rancune invétérée contre l'évêque de Montréal.

Que voulez-vous ? jalousie de métier....

*
* *

“ On a souvent besoin d'un plus petit que soi ” — voilà ce que je me suis dit en acceptant le conseil que me donne le *Courrier de Beauharnois*, de ne jamais débiter devant le public les abominations que j'écris dans la *Lanterne*, si je tiens à ma peau.”

Je ne tiens pas absolument à ma peau qui n'a pas

toute la blancheur désirable. Si le public voulait s'engager à m'en donner une autre à la place de celle qu'il m'écorcherait, je me présenterais devant lui sans hésiter.

Mais, dans le doute, je m'abstiens.

*
* *

Les femmes continuent à vouloir être les égales des hommes.

Le *Figaro* leur donne un moyen bien simple d'atteindre leur but.

“ Il est acquis par la science que le cerveau de la femme pèse cent vingt grammes environ de moins que le cerveau de l'homme. Eh bien, que par un procédé quelconque, la femme trouve moyen d'avoir autant de cervelle que nous, et tout sera dit.

*
* *

A votre place, mesdames, je laisserais les choses telles qu'elles sont, me satisfaisant de la double définition suivante :

L'homme vaut plus que la femme. La femme vaut mieux que l'homme.”

*
* *

Je m'entends souvent répéter ces douces paroles “ La *Lanterne* a de grandes chances de succès, parce que vous ne faites que dire ce que le grand nombre pense.”

Mais pourquoi suis-je seul à le dire ? d'où vient cette hypocrisie sociale qui fait craindre un espion et un délateur dans chacun de ceux que vous remontez ?

Lorsque je revins en Canada, il y a six ans, on regardait comme une monstruosité que j'eusse fait une campagne avec Garibaldi.

Les journaux cagots, croyant me perdre dans l'opinion, me jetaient sans cesse ce souvenir à la face, dans l'espoir que je me défendrais de l'acte le plus beau de ma vie—à part la publication de la *Lanterne*.

Mais on gagne tout à rester indépendant, et à garder l'orgueil de ses principes.

Je restai debout devant ceux qui croyaient me

courber, je les bravai, je me vantai d'être un garibaldien chaque fois qu'on m'en fit une honte.

Depuis, les idées libérales ont marché. J'ai gagné tout le terrain qu'on croyait me faire perdre, je l'ai gagné contre mes ennemis, contre mes amis eux-mêmes qui me recommandaient les tristes concessions qui les ont perdus.

J'ai dit qu'il ne fallait pas prendre l'opinion telle qu'elle était, mais qu'il fallait la former.

Je me suis dévoué à cette œuvre, et, aujourd'hui, voilà la *Lanterne* qui grandit tous les jours, qui défie toutes les attaques, brave toutes les persécutions.

* * *

Je lis que le Gouverneur-Général a souscrit *cinquante* dollars pour les nécessiteux de la Rivière-Rouge.

Il lui restera encore quarante-neuf mille, neuf cent cinquante dollars sur son traitement.

* * *

Lord Monck doit bien regretter de ne plus être gouverneur l'an prochain, car il était parti pour faire fortune.

Il connaissait du reste le secret d'acquérir, qui est de ne pas dépenser.

On trouvera un jour sur son tombeau cette épithète: "C'était un bon père de famille, qui fut six ans gouverneur du Canada, pour assurer l'avenir de ses enfants."

* * *

Pour faire concurrence au Grand Tronc, les jésuites ont institué les petits troncs.

L'année dernière, dans un bazar qu'ils tenaient à la place habituelle de leurs représentations, ils avaient mis une machine à coudre qui devait aller, soit à un asile protestant, soit à un asile catholique, suivant la somme que protestants et catholiques mettraient respectivement dans deux petits troncs qui leur tendaient les bras.

“Les anglais sont généreux, se disaient les Jésuites; les canadiens sont religieux.... ça montera, ça montera....” et ça monté, monté, jusqu'à ce qu'enfin les protestants l'emportassent.

Les Jésuites ont toujours pratiqué la tolérance... pas gratis.

* *

Depuis que la reine d'Espagne s'est sauvée, emportant avec elle vingt-deux millions de réaux appartenant au peuple espagnol, on lit dans presque toutes les capitales, sur les lanternes : *Peine de mort aux voleurs.*

Je n'avais pas besoin de ce nouveau fait pour démontrer l'utilité des lanternes.

Mais je n'ai pas voulu mettre *Mort aux voleurs* sur la mienne, j'aurais fait sauver un trop grand nombre d'hommes éminents, dans les hautes fonctions publiques. Le désarroi se serait mis dans l'administration, et j'aurais créé l'anarchie, ce que je redoute autant que les traductions de la *Minerve.*

* *

Au sujet des autres affaires d'Espagne, je lis ce qui suit :

L'ordre règne partout. Les populations insurgées se sont bornées à faire justice de quelques voleurs, pris en flagrant délit, de deux ou trois agents de la police secrète, rebut de la société, qui récemment frappaient ou assassinaient les libéraux en pleine rue, et à arrêter les fonctionnaires d'Isabelle qui emportaient les caisses de l'Etat. On a pris aussi et fusillé, à Cordoue, un brigand célèbre nommé Pacheco, qui, sous le règne de l'innocente Isabelle, avait contracté des engagements avec la police, et qui, depuis bien des années, opérait son petit commerce de vol armé sur les grandes routes, grâce à la protection du gouvernement.

Sur les murs du palais de la reine, on lit en grands caractères, sur un écriteau de deux mètres :

Palais à louer.

Les jésuites ont été invités à sortir de l'Espagne.

Il est douteux qu'ils acceptent.

Du reste, les jésuites, dont la mission est de s'occuper de tout le monde, n'aiment pas qu'on s'occupe d'eux.

Ils répondront poliment à la *junte provisoire* qu'ils

ne veulent pas lui donner le moindre trouble, et qu'ils préfèrent rester, pour ne déranger personne.

Quant au palais de la reine, il me paraît plus difficile à remplir qu'à vider.

Les temps sont durs ; on se soucie guère du reste de se faire mettre à la porte avant l'expiration de son bail, même avec vingt-deux millions de réaux d'indemnité.

Mais voyez l'aveuglement des peuples ! A peine se défont-ils d'un roi qu'ils en redemandent un autre.

Ce n'était pas *Palais à louer* qu'il fallait mettre : c'était *Palais fermé pour cause d'utilité publique*.

*
* *

On va élever une statue à la reine sur la place d'armes.

C'est une grande idée.

On en a élevé une déjà à Nelson, personnage tout aussi indifférent au Canada que la reine d'Angleterre.

Mais Jacques Cartier qui l'a découvert, Champlain qui le fonda, Talon qui le colonisa, n'ont de statue nulle part.

Ceci ne prouve qu'une chose, c'est que les Canadiens sont des Canadiens, et que les Anglais sont des Anglais.

Mais soyons fiers de notre nationalité, il y a de quoi !

MORT DU COMMANDANT TÊTU.

J'interromps un instant ma *Lanterne*, lecteurs, pour donner cours à des regrets que je ne saurais vous taire.

Je viens de perdre un ami d'enfance, presque un frère. Le commandant Théophile Têtu vient de succomber subitement à un anévrisme, pendant qu'il croissait dans le golfe, à bord la *Canadienne*.

Il est mort à trente-trois ans, et c'était la première année de son commandement. Il venait à peine de succéder au Dr. Fortin qui n'aurait pas su où trouver un remplaçant aussi digne de lui.

Tout le monde aimait Théophile Têtu. Il était brave, spirituel, élégant, plein de cœur.

Sa santé robuste, l'estime publique, sa position fièrement acquise lui promettaient un avenir digne de ses talents et de son mérite.

Il est mort sans avoir conquis un nom, sans avoir donné la mesure de ce qu'il pouvait faire.

La mort est étrangement avide et cruelle dans ses choix. Jamais elle ne fait le compte de ceux qui restent pour pleurer ceux qui ne sont plus. Pressée de moissonner, elle avance l'heure des ses victimes, et prend par surprise celles qui pourraient longtemps la combattre.

Pauvre Théophile ! je le vis encore l'été dernier, près du golfe. Quelle gaieté, quel entrain, quelle verve ! Il chantait et riait toujours.

Aujourd'hui, c'est un cadavre.

Ah ! la vraie victime n'est pas lui. Les vraies victimes sont ceux qu'il laisse pour se rappeler à jamais combien il était bon, généreux, loyal, aimant et aimé.

(POUR LA LANTERNE.)

PETITE CHRONIQUE.

[Suite.]

— Canaille ! me répéta Fréchet.

Était-ce à moi ou à mes augustes maîtres en perspective que s'appliquait cette apostrophe ? J'eus la modestie de partager avec eux.

J'essayai de lui dire que son beau talent atteindrait peut-être un jour les cimes de la grandeur, s'il s'essayait à lui donner de la force, de l'ampleur et de l'envergure en chantant le désintéressement patriotique de Sir George Etienne qui refusait d'être chevalier pour être Baronet, etc., etc., du chevalier Hector Langevin, C. B., qui a conscience de son humilité, et qui prend tout ce qu'on lui offre, du ministre Ls. Archambault, qui prend sans qu'on lui offre, de Sir N. F. Belleau, Gouverneur, qui accepte tout ce qu'on ne lui donne pas, comme son titre d'Excellence, etc., etc. Je voulus le persuader que le talent s'exalte et s'élève en proportion des objets dont il s'alimente.

Brrr... Canaille ! me dit-il encore.

Décidément il fallait frapper de plus grands coups.

Vois donc *Carlé Tom*, repris-je alors, comme il est heureux ! La satisfaction suinte dans ses chroniques ; s'il n'était pas dis-

peptique, il serait très-gras, comme ses poulets. Il n'y a qu'à savoir s'y prendre pour arriver à jouir comme lui.

Toi, poète, habitant des sphères éthérées, tu t'imagines qu'il faut, pour appartenir aux bons principes, manger maigre dans les quatre temps et le vendredi, fuir les femmes, être le premier à la messe du dimanche, recevoir les cendres, avoir toujours un billet de confession de fraîche date dans sa poche, ne toucher au vin que du bout des lèvres, et au bien de son prochain pas même du bout des doigts, respecter les lois et la décence, ne lire que ce qu'on trouve à l'*Oeuvre des Bons Livres*.... Erreur, mon cher. Tu te laisses prendre aux mots.

Nous avons, tous deux, pris la vie à rebours. Il faut *paraître* faire tout cela, et oser dire qu'on le fait ; mais en réalité les *bons principes* n'obligent à rien.

— Tu te trompes à ton tour, interrompit Fréchette, ils obligent à violer tous les devoirs, si l'on veut parvenir.

— Pardon ! Il n'y a que les ambitieux et ceux qui courent après les promotions et les titres qui sont tenus de faire le mal. Pour ceux qui, comme *Carle Tom*, ne visent pas au-delà du *far niente* qui est l'apogée du bonheur d'un homme de lettres ou d'un poète, tu m'entends, il suffit de *paraître croire* aux bons principes et on les tient quittes.

Dame ! si tu veux être ministre local ou fédéral, membre du Parlement, collecteur de la douane, Conseil de la Reine, Baronet ou Gouverneur, montre-moi tes ongles. Ils sont trop courts, mon cher. Reste sous l'orme et va mettre tes chalumeaux d'accord avec ceux des chroniqueurs pensionnés de *La Minerve*.

Si tu vises à devenir rédacteur-en chef ou propriétaire d'un journal à bons principes, il faut que tu passes la messe à te baigner avec des actrices. Au retour, tu l'enquerreras du nom du prêtre qui a prêché dans une église du voisinage, et tu parleras de son talent. Il paraît qu'on se fait vite à ce métier.

— Ce qui me semble au-dessus des forces humaines, interrompit encore Fréchette, c'est de faire face à l'accusation de pratiquer ainsi les bons principes.

— Bah ! un peu de ficelle règle facilement ce détail. Et il y a provision inépuisable de cette ficelle dans l'école, sans compter les cordons de St. Thomas. On répond à cette accusation en rappelant les grands principes qui servent d'assises à la société chrétienne, la nécessité de placer au-dessus du soupçon le caractère des hommes publics, et le mot de César à propos de sa femme. (1) Le public des bons principes avale ces grands mots, comme la baleine fit de Jonas, mais sans les renvoyer, malheureusement.

Si tu veux être membre du Parlement, ah ! écoute un peu.

(1) Comme on accusait d'infidélité sa femme, Porcia, il répondit : "La femme de César ne doit pas même être soupçonnée."

Plus tu seras vertueux, moins tu auras de chances. Narcisse Valois aurait été un des trois justes qui eussent sauvé Sodôme et Gomorre. Epoux modèle, père irréprochable, citoyen éclairé, d'une probité longuement éprouvée, homme instruit, catholique, pratiquant sans s'en vanter, charitable, tempérant, le *vir probus* des beaux temps de l'histoire romaine, Narcisse Valois a eu contre lui les représentants officiels des bons principes, quand il s'est présenté, comme aspirant aux honneurs parlementaires. En revanche, les curés du comté ont soutenu le chevalier Daoust, trouvé coupable sur une première accusation de faux, et sauvé d'un second verdict par un parjure. Cette histoire est celle de dix autres comtés, avec la variante des circonstances. Ainsi c'est entendu ; un honnête homme a 90 chances sur 100 d'être vaincu par les bons principes, s'il aspire à servir son pays dans la représentation nationale.

*
*
*

VARIÉTÉS.

— A l'hôpital de..... raconte Emile Blivet dans le *Figaro*, le docteur X..... arrive grave et compassé.

— Comoiën avons-nous de morts, ce matin ? demande-t-il à l'infirmier.

— Neuf, monsieur.

— Diable ! j'avais fait dix ordonnances, hier, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur ; mais il y en a un qui n'a pas voulu prendre la sienne.

*
*
*

— Les compositeurs français n'ont pas le monopole des réjouissantes coquilles.

Les typographes anglais en commettent de superbes, surtout en français !

C'était à Londres : une compagnie d'artistes français donnait des représentations.

Elle devait jouer *la Joie fait peur*. On commande des affiches.

Le lendemain, on lisait sur tous les murs consacrés à l'affichage et en très-beaux caractères :

LA JOIE FAIT.....PUER.

*
*
*

LE PEUPLE.

Je suis tout et je ne suis rien,
Je fais le mal, je fais le bien,
J'obéis toujours quand j'ordonne,
Je reçois moins que je ne donne,
En mon nom, on me fait la loi,
Et quand je frappe, c'est sur moi !

*
*
*

Extrait du livre d'ordres d'un adjudant :
" On me fournira demain l'état des hommes mariés ayant leur femme dans le corps."

Météorologie du 22 septembre.—Papier trouvé dans un omnibus.

BAROMÈTRE.

Tempête.....	L'horizon politique.
Pluie.....	Le papier timbré.
Variable.....	Les idées ministérielles.
Tempéré.....	La joie du peuple.
Beau.....	Néant.
Très sec.....	La bourse des citoyens.

La Lanterne Canadienne,

PAR A. BUIES.

Journal humoristique, hebdomadaire, l'organe des gens d'esprit, l'ennemi instinctif des sottises, des ridicules, des vices, et des défauts des hommes.

La jeunesse est spécialement invitée à y collaborer. Que ceux qui ont de la verve et du style s'offrent ; ils seront les bienvenus. Pour commencer, chaque page de la *Lanterne* qu'ils remplissent leur sera comptée 50 cents.

Les abonnements ne se prennent pas pour plus de trois mois, payables d'avance.

Pour trois mois - - - - 50 cts.
Pour deux mois - - - - 40 "
Pour un mois - - - - 20 "

Chaque numéro séparé se vend 5 cents

La *Lanterne* a un dépôt chez tous les marchands de journaux de Montréal. On la trouvera en outre chez M. Grafton, Grande rue St. Jacques, au No. 170, Rue Notre-Dame, au No. 156, Rue St. Laurent, à l'Institut-Canadien, et au bureau du Pays.

Toute communication devra être adressée directement au rédacteur-proprétaire, A. Buies, Montréal.

La *Lanterne* aura prochainement un bureau spécial. En attendant son bureau provisoire est 9, rue Ste. Thérèse.
